

La Maison-Dieu, 134, 1978, 37-42.

Henri CAPIEU

LA CONFESSION DE FOI DANS LE CULTE RÉFORMÉ

LE rôle et la place de la Confession de foi dans la liturgie sont-ils liés ? Il est évident que, dans un déroulement liturgique, la confession des péchés précède l'absolution ; que l'invocation se trouve au début du service, la bénédiction à la fin. La place du Credo n'est pas aussi précise ; cette imprécision est-elle un signe ?

Nous voudrions toujours que tout soit clair, et pour tous. Cependant le mystère de notre dialogue avec Dieu remplit nos paroles d'une telle richesse, d'une telle attente, que la plainte, la honte, l'espoir, la joie, se mêlent, comme se mêlent les vagues de la mer quand chacune a touché et quitté le rivage. Un seul exemple : c'est parce que nous savons qu'il a pitié de nous que nous supplions : « Seigneur, aie pitié. »

La place de la confession de foi

Dans le culte célébré à Strasbourg et à Genève au temps de Calvin, le Credo était dit avant la Sainte-Cène, ce qui continue d'être l'usage dans les Eglises Réformées ; les Eglises luthériennes ont tendance à le placer après. Il ne s'agit pas là essentiellement

d'une indécision, mais peut-être d'une décision, en tout cas d'une recherche significative.

Lorsque le Credo est dit après l'Absolution, avant les lectures bibliques et la prédication, c'est que l'Eglise pardonnée, relevée, chante sa foi comme une louange ; elle exalte les actes souverains et sauveurs sur lesquels reposent le pardon qu'elle a reçu et la parole qu'elle va entendre : « Je sais qui tu es, Seigneur, et je le proclame. »

Lorsque le Credo est dit à la fin du service, c'est qu'avant de retrouver « le monde », l'Eglise redit les actes de puissance et de victoire au nom desquels elle va parler : « Je sais qui tu es, Seigneur, et je vais le proclamer. »

Ainsi l'usage didactique du Credo a pris une autre dimension : ce n'est pas seulement contre les hérésies et pour l'enseignement qu'il est là ; il est aussi l'élan d'un peuple debout qui loue Dieu et parle aux hommes.

Mais l'ordre d'un culte doit-il être immuable ? Certes il n'est pas question d'ériger en règlement la fantaisie du ou des officiants ; de transformer le culte en spectacle, toujours nouveau, offert par quelques-uns à tous les autres. Mais la vie est mouvement et non inertie ; l'office divin lui-même doit avancer, progresser, être un mouvement ; alors un certain « jeu » des chants, des gestes et des paroles permet des ajustements différents, légitimes s'ils sont significatifs. Le Credo peut être prononcé au début comme ce qui rassemble et scelle l'assemblée des fidèles ou, comme nous l'avons dit, après l'absolution ou à la fin du service. Il prendra, avec le même sens, une signification complémentaire.

La célébration plus fréquente de la Sainte-Cène dans nos Eglises n'a pas fondamentalement modifié l'ordre du service, ni, par conséquent, la place de la Confession de foi. La Sainte-Cène est en effet célébrée beaucoup plus souvent et même dans certaines paroisses chaque dimanche, comme le préconisait Calvin. La seule réserve à sa célébration hebdomadaire est la crainte qu'une habitude affaiblisse l'intensité en nous de cette communion, car, pour la théologie comme pour l'Eglise, tout culte comporte normalement la communion. Sur ce point aussi, on a essayé des changements dans l'ordonnance liturgique : la Sainte-Cène au début de service ou au milieu ; sa place à la fin du culte demeure la pratique la plus suivie comme si, après cet acte, il n'y avait place que pour le silence ou quelques brèves paroles d'action de grâces et

de bénédiction. La place du Credo n'est pas profondément modifiée, les raisons exprimées plus haut demeurant les mêmes.

Qui dit le Credo ?

Evidemment c'est l'Eglise ; la formule « nous » paraît donc plus juste ; mais le « Je » exprime avec force l'unité des croyants. Certes chacun de nous croit à sa manière : avec joie, avec sérieux, avec la crainte de Dieu, avec le sens du mystère... et bien sûr avec tous ces sentiments et bien d'autres, plus ou moins conscients. Mais chacun de nous n'est que lui-même, qu'une partie de ce corps vivant qu'est l'Eglise ; chacun de nous ne peut guère penser qu'à une, ou deux ou trois choses, à la fois. L'Eglise rassemble toutes ces voix, tous ces sentiments, toutes ces convictions, dans ce « nous » parallèle au pluriel du « Notre Père » et peut-être mieux encore dans ce « Je » où elle n'est plus « qu'une âme et un cœur » et un seul corps. L'essentiel n'est pas comment je crois mais en qui je crois.

Qui va prononcer le Credo ? Selon l'usage habituel des Eglises de la Réforme, c'est le principal officiant, le pasteur. Pourtant, fréquemment, en particulier lorsqu'il s'agit du Symbole des Apôtres, l'assemblée tout entière le dit avec lui ; c'est, en effet, ce symbole qui demeure le plus utilisé dans nos Eglises. Le Symbole de Nicée l'est aussi mais moins fréquemment et plutôt aux grandes fêtes, car il porte en lui une solennité, une grandeur, très particulières, qui nous paraissent convenir aux cultes où sont remémorées plus particulièrement les réalités merveilleuses et fondamentales de l'Incarnation, de la Résurrection, de la Pentecôte.

Une tendance se manifeste et s'établit de plus en plus comme une coutume : qu'il y ait plusieurs officiants. Autrefois le pasteur était le seul : il parlait tantôt au nom de Dieu, tantôt au nom de l'assemblée, mais, comme c'était la même voix, le sens du dialogue, sa vérité de paroles échangées entre le Seigneur et son peuple, apparaissait moins, bien que les répons et les chants fassent toujours de l'assemblée elle-même un vrai officiant. Mais l'avantage de plusieurs officiants réellement actifs est double : d'une part, cela soutient l'attention et la renouvelle, d'autre part, cela exprime bien à la fois que le culte est l'affaire de tous et que

ceux qui ont reçu des « dons » : bien dire, bien lire, y exercent un ministère. La volonté de varier les manières : que le Credo soit dit par un seul, ou par tous, ou par un chœur parlé (les participants à ce chœur parlant ensemble ou chacun à son tour), cette volonté de varier les manières de le proclamer est peut-être un peu didactique : on reconnaît là l'effort de la Réforme pour que le peuple chrétien sache bien ce qu'il dit et ce qu'il croit, mais elle contribue à montrer la diversité des dons et des ministères. La sagesse commande de ne pas en faire un divertissement.

Les formules du Credo

Notre Eglise ne s'en est pas tenue au vieil usage des deux seuls symboles des Apôtres et de Nicée. Elle a toujours cherché (faut-il dire : hélas ?) à renouveler l'attention des fidèles, les empêcher de s'endormir dans la répétition de formules, même admirables ! Elle a aussi craint la rigidité des dogmes dont on ne peut changer l'expression. Elle a voulu parfois les remplacer par des textes bibliques de confession de foi ; cette volonté de fidélité biblique peut elle-même devenir un piège : on chante et on prie les Psaumes (il est vrai que ce sont des prières), mais on va continuer et chanter toute la Bible, comme si nous n'avions qu'à répéter ce qu'elle dit. Ainsi des « Credos » nouveaux ne feront que reprendre et aligner des formules de l'Ancien et du Nouveau Testament ; ils sont employés mais assez rarement.

Pourtant la question se pose réellement : si le Credo ne veut pas seulement affirmer la perpétuité de la foi à travers les siècles mais aussi instruire le peuple, détruire les idoles, avertir les sagesse humaines, proclamer les actes qui lient la gloire de Dieu et notre « salut », préciser ce que veut dire ce mot, alors peut-être faut-il des formules plus adaptées à notre temps, qui redisent la même fondamentale vérité dans des termes où l'homme d'aujourd'hui retrouve sa constante condition humaine et sa situation actuelle. Certes le danger est grand de n'insister que sur une partie de la Révélation. Or l'homme a besoin de toute la vérité de Dieu comme il a besoin de tout le ciel et de tout le soleil. Encore une fois la vérité ce ne sont pas des formules, même si elles sont indispensables, mais c'est Jésus-Christ lui-même dans son incarnation, sa passion et sa résurrection, son

règne et son retour. L'Eglise doit écouter le monde, compatir et le comprendre, non pour lui dire ce qu'il a désir ou fantaisie d'entendre, mais ce qu'il a besoin d'entendre : la royauté du Christ aujourd'hui.

Une liberté peut-être excessive — mais la liberté est toujours un risque — a fait naître des confessions de foi qui essaient humblement, timidement, orgueilleusement (?) de dire la foi au Christ dans notre société. On peut penser que cet effort d'actualisation est surtout le rôle de la prédication ; on peut craindre que, de nos jours où la dogmatique est souvent imprécise (il y a plusieurs raisons à cette indifférence aux dogmes, il serait trop long d'en parler ici) le péril est grand et grave de ne dire que ce qui paraît nécessaire à notre (pauvre) sagesse.

Deux exemples de formation nouvelle

Pourtant cet effort a lieu. Nous citerons seulement deux de ces confessions de foi qui ne veulent pas remplacer les anciennes mais répondre plus précisément à la sensibilité des hommes, croyants et incroyants, de notre temps.

1. Pour le monde et pour moi j'ai confiance en Jésus-Christ.
 Il est le seul Sauveur et Seigneur.
 Il a été l'homme véritable, comme nul homme ne peut l'être par lui-même.
 Il est mort sur une croix pour les autres et pour le monde.
 Il est ressuscité.
 Il est présent dans les hommes et, pour les servir, il recrute son Eglise sans tenir compte de nos distinctions.
 Il agit par les hommes dans l'histoire pour la mener à son but : un univers réconcilié dans l'amour.
 Ainsi, je ne crois à la fatalité ni de la guerre, ni de la haine, ni de la catastrophe, ni de la mort, parce que je crois que Jésus libère l'homme pour des décisions libres.
 Grâce à Lui ma vie a un sens et l'univers aussi.
 Pour le monde et pour *moi* j'espère en Jésus-Christ. Il vient.
2. Nous croyons en Dieu.
 Malgré son silence et son secret, nous croyons qu'Il est vivant.
 Malgré le mal et la souffrance, nous croyons qu'Il a fait le monde pour le bonheur de la vie.

Malgré les limites de notre raison et les révoltes de notre cœur, nous croyons en Dieu.

Nous croyons en Jésus-Christ.

Malgré les siècles qui nous séparent du temps où Il a parlé, nous croyons en sa parole

Malgré nos incompréhensions et nos refus, nous croyons en sa résurrection.

Malgré sa faiblesse et sa pauvreté, nous croyons en son règne.

Nous croyons en l'Esprit-Saint.

Malgré les apparences, nous croyons qu'il conduit l'Eglise.

Malgré la mort, nous croyons à la vie éternelle.

Malgré l'ignorance et l'incrédulité, nous croyons que le Royaume de Dieu est pour tous les hommes.

Dire l'essentiel de la foi aujourd'hui

Une des tâches de la catéchèse est de distinguer quels sont les dogmes véritablement essentiels. L'Incarnation est bien une vérité essentielle, mais elle ne dépend pas de la « naissance virginale », qui n'en est que l'expression. Nos Credo actuels ne doivent pas chercher à correspondre aux désirs et aux réclamations de nos contemporains tels que nous les discernons ; ils doivent exprimer, aussi nettement et intelligiblement que possible, les vérités qui fondent « la » vérité du Christ. Ils ont pour but de relier notre foi à celle des siècles passés en l'exprimant dans notre langue et dans notre culture, ou plutôt d'exprimer dans notre langue et notre culture la foi constante de l'Eglise : tâche de théologien fidèle et d'écrivain précis.

Cette fonction est celle des chrétiens de toutes races et de toutes cultures : dire et transmettre la foi chrétienne dans des concepts et des civilisations différentes et marquées peut-être par des notions religieuses profondes. C'est pourquoi nul Credo jamais ne remplacera l'Ecriture Sainte : il ne peut en être que l'écho, le résumé, le condensé. Seule l'Ecriture demeure pour rectifier toutes les erreurs, comme l'Esprit pour nous faire « glorifier » le Christ, et nous rappeler que la vérité n'est pas une formule mais Lui, le Christ vivant, devant qui toutes nos formules ne peuvent être que les joyeuses oriflammes de sa venue.

Henri CAPIEU